

1943-1942

Pilar PEREZ
née au camp le 18 mars 1943,
et son frère Antonio

Texte publié dans le bulletin trimestriel
Gurs Souvenez-vous, n° 148, septembre 2017, p. 9-10

Texte d'Emile Vallés, vice-président de l'Amicale du camp de Gurs.
Emile Vallés a rencontré Pilar Perez au camp, à l'occasion d'une visite d'élèves. Elle était accompagnée de son frère Antonio. Ils ont accepté de confier à Emile quelques souvenirs et quelques anecdotes. Des faits sans importance, des souvenirs d'enfants... Le plus présent d'entre eux, la faim. La faim en permanence.

La famille Pérez Torell est une famille de Républicains espagnols, réfugiée en France en 1939 après la *Retirada* de Catalogne. Elle a été internée au camp de Gurs le 26 novembre 1942 en provenance du camp de Rivesaltes. Elle rassemblait alors six personnes, les parents, Michel Pérez (35 ans) et Maria de Lourdes Torell (34 ans), et leurs quatre enfants, Rosario (14 ans), Joséfina (9 ans), Antonio (7 ans) et Diégo (4 ans).

Maria était enceinte. Elle donne le jour à Pilar le 18 mars 1943, à la maternité du camp.

Conformément à la règle, Michel et Maria sont dans des îlots différents : le père à l'îlot D (quelle baraque ?), la mère et les enfants à îlot A, bâtiment 9 (suivant la terminologie administrative). Ces informations paraissent dans les fiches d'internement établies à leur arrivée au camp.

Quand Maria intègre la maternité, les quatre enfants restent seuls dans leur baraque, au milieu d'une cinquantaine d'internés.

Maria, aidée de Rosario, la fille aînée, s'occupe des petits. Plusieurs années plus tard, Rosario a raconté:

« Maman était très catholique, aussi nous envoyait-elle au catéchisme pour que nous puissions faire notre communion solennelle. Venant du village de Gurs, le curé Bordelongue nous instruisait une fois par semaine. A chacun des enfants du cours en âge de la communion, il donnait un œuf. C'était une telle aubaine, tant la faim régnait, que même des enfants manifestement trop jeunes accourraient au catéchisme. » (Ce souvenir confirme le rôle du curé Bordelongue qui a essayé, avec ses faibles moyens, d'atténuer la dureté de la vie au camp.)

« Les internés recevaient des couvertures à leur arrivée. Avec maman, il nous est arrivé de nous glisser sous les barbelés. Nous allions dans les fermes proches pour échanger une couverture contre de la nourriture. Et le soir, dans le froid, l'humidité, et bien on se serrait les uns contre les autres. »

Pilar et son frère Antoine sont venus visiter le site du camp ce mois d'août. Ils n'y étaient jamais revenus. L'emplacement de la maternité est maintenant noyé dans la forêt plantée au début des années 50.

Dans la baraque reconstruite à l'identique, les souvenirs d'Antoine resurgissent immédiatement :

« Nous dormions près de la porte, à peu près ici (sur le flanc droit, à 5 ou 6 mètres de l'entrée), sur des bat-flancs posés sur le plancher. Je me souviens qu'ils ont enlevé des planches car il y avait des rats enfermés dessous qui étaient morts. Nous dormions tous les uns contre les autres pour avoir chaud.

Là, il y avait comme une guérite ; à l'intérieur, un bidon qui contenait des légumes ; on essayait d'attraper des carottes avec un fil-de-fer.

Quelqu'un apportait une marmite, il y avait dedans une soupe très liquide. Nous avions droit aussi à une tranche de gros pain. Celle qui servait le pain nous oubliait. Elle donnait le pain à qui elle voulait. Moi, j'étais petit et je n'avais pas grand-chose. D'autres enfants, plus âgés que moi, essayaient de me voler la nourriture. Diego, mon frère ne voulait manger que du pain.

Je me souviens d'une grosse dame juive en face de nous, toujours assise jambes croisées. Elle épluchait des pommes de terre. Elle mangeait les peaux en premier, puis ensuite la chair. Elle ne nous a jamais rien donné. Il me semble que les pommes de terre étaient cuites mais je ne sais pas comment c'était possible.

Le Secours Suisse passait tous les mercredis. Ils nous portaient un repas, on était une douzaine de chaque côté de la table. Il fallait tout le temps se battre. Les plus grands passaient sous la table pour se resservir de l'autre côté.

On allait à l'école. Je n'ai aucun souvenir de ce que l'on y faisait, à part que les maîtres nous emmenaient à un ruisseau, où il y avait comme une petite cascade. Un jour on devait aller s'y baigner mais il y a eu une bagarre, alors pour nous punir on nous a fait ramasser des orties.

Rosa et Joséfina fabriquaient des chaussures avec les couvertures et maman les cousait à la maternité. »

Lors de la visite à Gurs, Antoine a reconnu ne pas se rappeler de la présence de sa mère dans la baraque. Pourtant, il est certain qu'elle n'est pas restée pendant tout son internement à la maternité du camp.

Les latrines? L'eau rationnée? Comment faisait-il sa toilette? Aucun souvenir.

Finalement, pour ce gamin de 9 ans en 1943, c'est surtout la faim qui l'a marqué.

Pilar me parle aussi de sa sœur Joséphine. Elle ne se rappelle que du froid et de la faim qui la tenait prostrée dans un coin de la baraque. Joséfina, très timide, était toujours en retrait.

Pilar me dit aussi que ses sœurs aînées étaient souvent parties. *« Elles passaient sous les barbelés pour essayer de faire un peu de troc avec ce qu'elles avaient. Quelques fois, elles se faisaient attraper et on entendait siffler quelques balles, mais c'était surtout pour faire peur. Les gardiens savaient bien qu'on avait tous faim. »*

Tous ces témoignages d'enfants, parcellaires, fragmentés, donnent une bien petite idée de la vie quotidienne au camp. Avoir une vision réelle, approfondie, est bien évidemment impossible. Mais c'est leur réalité.

Près de 80 ans après, tous ces petits souvenirs restent bien présents, gravés à tout jamais au plus profond de leur mémoire. Peut-on oublier le malheur, lorsqu'il vous frappe quand on est enfant et qu'on ne comprend pas ce qui vous arrive ?

Emile Vallés

